

# SAINT-JOSEPH

**Altitude:** 378 m. Superficie : 788 ha. **Nom des habitants :** Saint-Josephois.

**Population :** 784 h. en 1921, 1200 h. en 1982, 1414 h. en 1997, 1623 h. en 1999 et 1746 h. en 2004.

**Etymologie :** de l'hébreu Joseph, époux de la vierge.

L'histoire de la commune de Saint-Joseph se confond avec celle de Saint-Martin-la-plaine jusqu'en 1867, date de sa création, résultat d'une partition.

La commune se présente sous l'aspect d'un plateau légèrement incliné, coupé par deux ruisseaux, et dont le rebord retombe abruptement sur la vallée du Bosançon qui délimite les départements du Rhône et de la Loire.

Commune à vocation agricole durant de longues années, (vignes - plus d'un quart du territoire est planté en vigne en 1911 - culture du blé et ensuite élevage) sa situation proche de Rive-de-Gier a peu à peu transformé l'utilisation de son sol pour en faire, tout au moins dans sa partie basse, un dortoir de la ville.

L'exploitation artisanale d'un filon d'antimoine (aux environs du hameau de Bissieux et dans le vallon de la Combe) dura jusqu'à la guerre de 1914. Par contre, l'exploitation - elle aussi artisanale - des mines de charbon de Frigerin subsista jusqu'à la guerre de 1939 alors qu'autour des années 1900 les puits situés à Montbressieux, aux Grandes-Flaches étaient déjà abandonnés.

La vie rurale ne se trouvera modifiée qu'après la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale par l'expansion démographique de la partie basse de la commune. Rive-de-Gier se trouvant à l'étroit dans sa vallée, ses habitants vinrent se fixer dans les communes voisines dont Saint-Joseph.

**La voie ferrée :** Saint-Joseph, comme sa voisine Saint-Martin, vit se dérouler les travaux de la ligne du chemin de fer rural joignant Rive-de-Gier à Mornant et eut l'avantage de se voir doter d'une gare... en rase campagne, qui ne fut d'ailleurs jamais édifiée.

# SAINT-MARTIN-LA-PLAINE

**Altitude :** 430 m. Superficie : 970 ha. **Nom des habitants :** les Saint-Martinaires.

**Population :** 2000 h. en 1851, 2311 h. en 1975, 2430 h. en 1982, 3168 h. en 1997, 3432 h. en 1999 et 3626 h. en 2006.

**Etymologie :** eccl. S.Martin de Planitie (984) ; de Martinus, évêque de Tours, évangéliste de la Gaule au 14<sup>ème</sup> siècle.

Vers 1700, tous les hameaux de Saint-Martin-la-Plaine d'aujourd'hui existaient déjà, peuplés, avec le chef-lieu de la paroisse, de 953 habitants. Laboureurs et vigneron se partageaient la culture du sol alors que quelques forgeurs et *cloustriers* travaillaient le fer dans un atelier contigu à leur habitation ou directement, au rez-de-chaussée des maisons, dont certains subsistent encore à ce jour.

Les carrières de charbon de pierre ou *péireires* fournissaient depuis longtemps le combustible nécessaire à ce travail artisanal. Saint-Martin se trouve, en effet, en bordure du riche bassin houiller, exploité depuis le 13<sup>ème</sup> siècle. Les habitants tiraient, au fur et à mesure de leurs besoins, ce charbon dont les couches affleurent à la Catonnière, aux Grandes-Flaches et qui seront, à partir du 18<sup>ème</sup> siècle, l'objet d'une exploitation plus intensive.

Le vigneron, le laboureur, se font *péreiroux* dès la morte saison de l'activité agricole. Cependant, peu à peu les choses changent : l'activité purement domestique se mue en un travail industriel.

Sous le règne d'Henri IV, une mine d'or défraya quelques temps la chronique. Située dans le vallon de la Combe (sur le territoire actuel de Saint-Joseph) elle aurait permis aux habitants de lui offrir une merveilleuse coupe.

Ainsi, sur le territoire de la paroisse, exerçaient leur métier quelques maçons, charpentiers, maréchaux, tisserands, tailleurs d'habits, voituriers et marchands. Sous Louis XIV, un millier de manants et leur famille survivaient difficilement. Aux activités agricoles ou artisanales, voire minières de leur mari, les femmes ajoutaient le nourrissage de très jeunes enfants originaires pour la plupart de Lyon. Comme les mères de nombreux villages proches ou lointains de la grande ville, celles de Saint-Martin élevaient chez elles des fils ou filles de marchands, de passementiers, de satinaires, de soyeux et même de jardiniers ou voituriers lyonnais. Toute une organisation existait avec ses recruteurs, ses placeurs (les messagères), ses transporteurs (les meneurs). Le

bébé, dès sa naissance ou au bout de quelques jours, était amené chez sa nourrice qui tirait de cette activité un appoint appréciable.

Des vestiges de l'aqueduc romain subsistent dans la commune. Le plus intéressant paraît être le canal souterrain qui affleure dans le vallon de Fontanés, tout près de l'enclos du parc de la Ronze. L'aqueduc se trouve dans un bon état de conservation, notamment l'enduit qui imperméabilise les parois et le radier de la canalisation. On peut aussi apercevoir quelques vestiges de cet aqueduc au confluent du petit et du grand Bozançon au lieu dit "les aqueducs" justement.

Un très curieux ensemble de 80 gravures rupestres au lieu-dit Beaulieu est visible sur les rochers qui bordent le chemin. Ces gravures dateraient des années 64 à 386 et seraient dues à des Gaulois et des Romains avec, pour les plus récentes, une symbolique chrétienne. Mais l'hypothèse demande confirmation.

La porte située face à l'église actuelle est le seul vestige subsistant d'une ancienne enceinte fortifiée.

En 984, un cartulaire indique l'existence d'une église en ces lieux. En 1351, un terrier mentionne celle d'un hôpital qui pourrait être une dépendance de celui de Chazelles.

Une ère nouvelle commence avec l'ouverture de la route royale de Lyon en Languedoc (première moitié du 18<sup>ème</sup> siècle), ouverture suivie, vers 1780, de celle du canal de Rive-de-Gier à Givors.

En 1787, un embryon de municipalité verra le jour. Profitant de l'absence seigneuriale, les "principaux habitants", c'est-à-dire les plus riches, mettent la main sur ce nouveau pouvoir, et parmi eux le notaire Gauthier de Gravenand, qui deviendra colonel de la garde nationale du canton et périra décapité, avec son fils aîné, pour avoir participé à la révolte lyonnaise. Parmi eux aussi, l'avocat Monteiller, ancien subdélégué de l'intendant de Flessel, le futur maire de Rive-de-Gier et futur président du tribunal de Saint-Etienne.

La population, continuant sa croissance, atteint 2142 en 1836, 2357 en 1861. Malgré sa production artisanale de chaînes, boulons, serrures, ferrures pour le bâtiment, pièces pour la poêlerie, la bourrellerie et la ferblanterie, la commune gardait son aspect rural, et souvent les artisans et ouvriers possédaient un lopin de terre où ils pouvaient entretenir un jardin ou une petite vigne.

Le déménagement de l'atelier familial des frères Marrel à Rive-de-Gier, marqua une autre étape de la vie de la commune (1855). L'activité artisanale déclina tandis que progressa l'activité industrielle. Vers 1900, l'électricité remplaça les machines à vapeur, le pétrole ou la force animale.

En 1932, un barrage coupait la rivière de Bosançon, créant une retenue de 40000 m<sup>3</sup>, première étape de l'alimentation en eau de la commune.

**La voie ferrée** : Un projet qui envisageait de relier par voie ferrée Rive-de-Gier à Mornant via Saint-Martin et Saint-Didier-sous-Riverie, fut abandonné en raison de la guerre de 1914. On peut encore suivre, à pied, cet ancien tracé, pratiquement tout le long, à partir de La Cula jusqu'à St-Maurice sur Dargoire en passant par La Bourdinière, le zoo, Bel-Air, St-Martin, Les Capotés, Grénod, Le Fraisse, Bérieux, Bissieux, Le Plagny, Les Bornières, etc... Certaines parties de ce tracé ont été goudronnées, d'autres ont disparu sous la végétation mais il est facile de retrouver les courbes régulières de cette voie ferrée jamais terminée...

**La saucisse à la mourine** : Cette spécialité a ses origines chez les forgerons de St-Martin, de St-Genis ou de St-Romain qui utilisaient la forge pour la fabrication des chaînes.

L'hiver le plus souvent, en fin de journée ou à l'occasion d'un anniversaire, les forgerons faisaient cuire sous la mourine des saucisses enveloppées dans des feuilles de chou. Ils utilisaient pour cela les anciens emballages de clous en carton fort (remplacés plus tard par les sacs de farine vides en papier kraft) dans lesquels ils enfermaient 2 ou 3 saucisses à cuire (vieilles de 3 semaines, pas plus) entourées dans des feuilles de chou. Dans le paquet bien fermé ils ajoutaient le contenu d'un litre de vin rouge et le tout était enfoui sous les braises de la forge (environ 900 °C). Le foyer était ensuite recouvert de mourine afin d'étouffer le feu. La mourine est ce qui reste du charbon de la forge après utilisation. C'est une espèce de poudre noire, très fine, mélange de suie et de mâchefer. Suivant la température et la quantité de braise, la cuisson pouvait durer de 2 à 5 heures.

Une fois cuites, ces saucisses étaient partagées entre les membres de l'équipe des forgerons qui s'attablaient autour d'une planche posée directement entre deux enclumes. La cuisson à l'étouffée des saucisses et du chou, leur donnait un goût (de fer ?) tout à fait particulier qui en a fait leur renommée. De nos jours quelques anciens forgerons perpétuent encore la tradition à l'occasion de certaines rencontres ou de fêtes et quelques restaurants locaux essaient de maintenir la spécialité dans leurs menus.